

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 38

Artikel: La Suisse au Paraguay : carillon
Autor: Collioud, Frédéric
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212398>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

Société Anonyme Suisse de Publicité

Haasenstein et Vogler.

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 16 septembre 1916 : La Suisse au Paraguay (Frédéric Collioud). — Gueuon et sa fenna. — Pour le costume vaudois. — Se payer de chansons. — Trop de « cancons ». — Les petits cadeaux entretiennent l'amitié (Emile Marco de Saint-Hilaire).

LA SUISSE AU PARAGUAY

Carillon.

Voici encore une histoire de notre compatriote Frédéric Collioud, dont nous venons de publier, en feuilleton, une nouvelle. Ce récit daté de l'Assomption du Paraguay, 28 mai 1894, a paru dans un journal qui se publiait — il existe peut-être encore — à Buenos-Ayres, sous le titre de « Courrier suisse ». Nous ne sommes plus au domaine de la fantaisie, cette fois, mais dans celui de la réalité. Ce n'en est que plus intéressant et pas moins amusant, au contraire.

Assomption du Paraguay, 28 Mai 1894.

Monsieur le directeur du *Courrier Suisse*, Buenos Aires.

Monsieur et cher compatriote,

Permettez-moi de raconter à vos lecteurs une histoire véridique qui déridera peut-être plus d'un *vieil ours* sur terre étrangère et chassera, j'en suis sûr, la mauvaise humeur de l'ami Henri Steckler. Votre permission accordée, je commence :

Je me trouvais un dimanche matin au cimetière de Mangrullo, au-dessus de l'Assomption du Paraguay, en compagnie d'un ami originaire de Bümplitz près Berne. Le temps était superbe, l'air relativement frais et la vue, sans être une de ces vues que l'on ne rencontre que dans notre patrie, n'en était pas moins attrayante : au fond, le Chaco sans bornes ; au second plan, le rio Paraguay formant un immense ruban argenté ; enfin la ville de l'Assomption avec ses ranchos et ses maisons blanchies à la chaux, enfouis dans des bouquets d'orangers et de palmiers.

Le lieu où nous étions et surtout la présence de la tombe d'un de mes enfants mort en 1889, nous portait à la rêverie. Nous parlions des absents, du pays, et nous aurions aimé entendre encore les cloches de nos villages, lançant à toutes volées leurs accents vers les cieux, de ces accents mélodieux qui vous parlent d'antan, de la jeunesse, de la famille, des amis, lorsque notre causerie tout intime fut soudainement interrompue par un bruit de cloches, un sonore carillon dont les notes aiguës ou graves nous parvenaient distinctement et provenaient de l'église principale ou, si vous aimez mieux, de la cathédrale.

Un carillon, c'est bien ordinaire ; durant mes pérégrinations en Europe, j'ai eu l'occasion d'en entendre de drôles qui n'avaient sûrement aucun rapport avec le lieu où l'on carillonnait. Ainsi, à Malzéville, près Nancy en Lorraine, un vieux bonhomme, bedeau de l'église paroissiale, tapotait sur ses trois clochetons l'air de la *Mère Angot* alternant avec *En revenant de la Revue*,

au grand contentement des fidèles qui accouraient de toutes parts. A Montfort près d'Alençon, dans l'Orne, j'entendis carillonner *En revenant de Suresne* suivi de *Il était z'un petit navire* et de *Souviens-toi, Marguerite!* A Clermont-Ferrand et à Issoire, dans l'Auvergne, à Tulle dans la Creuse et à Guéret dans la Corrèze, c'était à peu près la même chose.

Le carillon que mon ami et moi écoutions des hauteurs de Mangrullo nous étonna étrangement : on tapotait, à la cathédrale, des airs suisses : *Roulez tambours!*, *Salut glaciers sublimes*, et, pour terminer, *Souvenir de 1871*. Involontairement, nous nous mîmes à fredonner ces vieilles strophes si chantées sur les rives du bleu Léman. *Souvenir de 1871*, entr'autre, me reporta vingt-trois ans en arrière ; je revis la neige couvrant le chemin des Verrières et le Val de Travers, ces longues files de malheureux à demi-gelés, ces chevaux rongant les caissons d'artillerie et les arbres et les bancs des promenades de Neuchâtel..... ce chant oublié me revint à la mémoire :

*A l'appel des voix françaises
Les cœurs ne sont pas restés sourds,
Car voici les troupes suisses
Qui viennent leur porter secours.
Au cri de notre Indépendance
Cent mille voix ont retenti :
Vive la Suisse et la France
Et le corps de Garibaldi!*

Mais pourquoi carillonnait-on des airs suisses à l'Assomption du Paraguay ? Etrange, en vérité.

— Il n'y a pas d'effet sans cause, dis-je à mon ami de Bümplitz. Descendons en ville et allons aux renseignements. A mon idée, le mieux est de se rendre aux abords de la cathédrale, d'attendre la fin du service religieux et d'accoster le carillonneur lorsqu'il sortira de sa niche.

Ce qui fut dit fut fait. Dès 9 heures nous étions de planton devant l'église.

Notre attente ne fut pas longue, une heure au plus. Un peu après 10 heures, nous vîmes sortir d'un petit porton latéral donnant accès au clocher un brave homme qui n'avait nullement l'air d'un naturel du pays ; je l'abordais carrément, lui parlant en espagnol :

— Dites-moi, Monsieur, c'est vous qui carillonnez si bien ?

— Oui, c'est moi... pourquoi cette demande ?

— Parce que vous exécutez à merveille des airs suisses ; cela semble si extraordinaire dans ce pays... mon ami et moi sommes Suisses.

— Je suis de Schaffhouse. Si vous voulez, je vous conterai mon histoire, mais pas ici, au *boliche* du coin...

Chemin faisant, nous changeâmes d'idée. Nous décidâmes d'aller à la *Fonda Suiza*, calle Colon, chez le papa Défago, toujours gai et content et chanteur en diable. Quelques *cuadras* de plus ou de moins, une bagatelle ; nous avions du temps de reste : notre carillonneur ne reprénait son service que pour la messe de 2 heures.

Assis commodément à la *Fonda Suiza*, de-

vant une Pernod, notre compatriote, le Schaffhouseois, commença son histoire.

— Il y a à peu près deux mois que je suis arrivé dans ce pays. Je viens de l'Entre-Rios où j'ai pratiqué mon métier de chaudronnier à Paraná. La dernière révolution m'a décidé à émigrer vers le Nord. A mon arrivée à l'Assomption, avec peu de bagages et encore moins d'argent, je m'installais à l'Hôtel des Immigrants, profitant ainsi des ressources que met le gouvernement à la portée des nouveaux débarqués. Le directeur, un compatriote que vous connaissez bien, m'assura que j'avais peu d'espoir de trouver de l'occupation dans ma partie, ajoutant que tous les chaudrons et casseroles du Paraguay viennent directement d'Europe et se vendent chez Rius et Joba, calle Palmas.

Cependant, continua-t-il, j'ai ici une adresse qui peut vous être utile ; allez vous informer ; si vous n'aboutissez pas à un résultat satisfaisant, revenez me voir. En même temps, il me remit un petit carré de papier, sur lequel je lus :

PADRE CAPORRINO

Paroisse de la Cathédrale.

Je remerciais le directeur pour son amabilité et me mis en quête de trouver le digne Padre Caporrino qui m'intriguait ; quels rapports pouvait avoir ce bonhomme en soutane avec un chaudronnier ?

Mon ami de Bümplitz et moi, nous étions aussi fort intrigués ; la fin de l'histoire de notre compatriote devait être à coup sûr intéressante et nous réservait des surprises. Le Schaffhouseois continua son récit.

— J'en étais resté, je crois, à la recherche du Padre Caporrino. Il ne me fut pas difficile de le dénicher : il loge non loin d'ici, à deux *cuadras*, sur une éminence en attendant qu'il soit *éminence* lui-même, dans un *ranchito* enfumé qui tombe en ruines. J'eus la chance de le trouver chez lui. Je lui présentais la carte que m'avait remise le directeur de l'Hôtel des Immigrants.

— C'est bien, dit-il. Asseyons-nous et causons. Vous êtes chaudronnier, à ce qu'il paraît, c'est mieux ; vous êtes Suisse, encore mieux. Ces deux précieuses qualités m'engagent à vous prendre à mon service à raison de 180 *pesos* par mois. Votre service consistera à carillonner à la cathédrale chaque dimanche et jours fériés, quatre fois, le matin à 4 heures et à 8 heures, le soir à 2 heures et à 8 heures ; les autres jours vous devez carillonner quand il y a des décès, des mariages ou des baptêmes. Vous devez loger près d'ici, de façon à vous avoir sous la main pour des cas urgents. Comme vous le voyez, votre service n'est pas surchargé ; vous pouvez même travailler de votre métier aux heures libres et gagner ainsi quelques *pesos* en plus.

J'ai eu dans le temps, continua le digne Padre, des carillonneurs de tous pays et de toutes classes, et cependant, jusqu'ici, je n'ai jamais eu la chance de mettre la main sur un Suisse, surtout un Suisse chaudronnier qui connaît le maniement du marteau et qui doit savoir chanter de jolis airs. Plus ou moins, tous les habi-

tants des Alpes sont chanteurs et savent une multitude de romances très jolies. Vous m'en carillonnez quelques-unes, n'est-ce pas ?

Il y a quelques mois, j'avais comme carillonneur un Français, un bachelier ès lettres ; figurez-vous que cet individu, qui buvait outre mesure, m'indigna un jour en carillonnant le *Sacré cœur de Montmartre et En avant la dynamite*. J'eus peur que ce maniaque ne fit sauter l'église : je le flanquai à la porte.

Son départ me soulagea ; de vert que j'étais devenu, je redevins frais et rosé malgré mes soixante-quinze ans.

Ici, le bon Padre fit une pause. Le souvenir du dynamitarde le faisait trembler, une sueur froide perlait sur ses tempes ridées. Il ouvrit un vieux bahut, en sortit une fiole bleue contenant de la *cana du temps de Lopez*, en versa deux petits verres et nous trinquâmes comme de vieux amis.

Avant ce Français, continua Caporrino, mon carillonneur était un Anglais de haute taille, un fieffé coquin qui avait une prédilection marquée pour les femmes et la dive bouteille, mais, par contre, carillonnait admirablement bien des airs religieux. Il me quitta en me dérobant quarante-deux livres sterling. Sur ma dénonciation, il fut arrêté au moment où il s'embarquait à bord du *Saturno* pour Rosario de Santa-Fé ; il avoua au juge qu'il m'avait volé des livres sterling par amour pour la reine Victoria dont les pièces d'or portent l'empreinte. J'eus aussi un Allemand, commis pharmacien sans place, qui carillonnait toujours le même air : *La choucroute de Strasbourg* ; puis un Brésilien aux mœurs corrompues qui me souffla sans mot dire ma gentille petite servante Manetta, âgée de 18 ans. Enfin, dernièrement j'avais un Polonais que j'ai remercié après six semaines de service. Cet homme buvait une quantité si considérable de boissons que j'eus l'idée, après son départ, d'inspecter le local des cloches. J'y ai compté plus de 300 bouteilles vides, deux damejeannes à sec et un litre d'absinthe intacte.

Pour terminer, continua Caporrino de sa voix la plus câline, j'espère que nous nous entendrons bien et que je n'aurais pas lieu de me plaindre d'avoir confié mes chères cloches à un enfant de la libre Helvétie...

Le Schaffhousois se leva, le verre en main. Voilà mon histoire, dit-il ; à votre santé, à la santé du Padre Caporrino et vive la Suisse ! Tant que le sort me fera carillonneur, je carillonnerai des airs de mon pays.

Il était midi lorsque nous nous séparâmes. Mon ami de Bimpliz demeura à la Recoleta, le Schaffhousois à demi-cuadra de la casa Caporrino et moi à Tacumbù. En nous quittant, j'ai promis à l'ami carillonneur de lui apprendre le patois vaudois pour qu'il puisse carillonner *La Fitâ dâo quatorzé* et quelques airs de la Fête des Vignerons de 65.

FRÉDÉRIC COLLOUD.

La remauffaie. — La Gritton ao pionniè baille adi lè tèt à son Riri, quand mîmo l'a binstou dou z'an, ci bouébo. Tot parâi, devant lo mondo, cein Peinnortze prâo la Gritton ; adan quand lo Riri lâi vint contre po avâi sa filâie, la mère lo remauffe ein lâi bramant : « Caca, têt ! » X.

GUELION ET SA FENNA

GUELION et sa fenna ne s'accordâvant pas tant bin. La Fanchette, que passâvè po la pe granta tabussa dâo veladzo, avâi 'na pince dâo tonaire, trovâvè su tot à rederè, et suffît que l'avâi zu oquie dè pllie que Guelion, l'étaï adé à lo lâi reprodzi.

Guelion, dè son côté, avâi bouna lama assebin et ne sè laissivè pas martsî su lè z'artets ; ma lo mau que l'avâi, l'est que l'avâi lo diabllo dè lâi repondrè, na pas avoué la leingua, mâ

pè cauquiès bounès mornifles, assebin l'avâi adé sai on ge potsî, sai dâi pecheintès niâfres pè la frimousse.

Guelion avâi onco on outro remîdo po féré kaisî sa fenna. Coumeint la Fanchette avâi on bio ratalâi bin garnî dè tepins, d'écouallès, dè catelles dè totès lè sortès et que lâi tagnâi courneint à la premiaula dè sè ge, quand l'aviont 'na trevougna on pou dè sorta, Guelion sè crot-sivè à ratalâi, et, avoué lè duè mans, lo se-gougnivè fo et fermo et vouaiquie totès lè z'écouallettès, lè z'assiètes, lè tepins que regattâvant su lè carrons.

Assebin Guelion, quand véyâi arrevâ 'na carra, lâi desâi dâi iadzo : « Cliou ton mor, âobin gâ lo ratalâi ! » Mâ, prâo soveint, cein ne servessâi dè rein.

N'y avâi pas dè senanna que n'y aussè 'na représentachon tsi Guelion.

On iadzo que lo ratalâi n'avâi pas fé effet, à cein que paret, noutron Guelion avâi tant tapâ su la pouira Fanchette que stasse eut bo et bin on brè tot dépendu et à maiti rontu. La fenna dut sè mettrè âo lhi et sont zu queri lo mâidzo po tot cein rabistoa.

Cauquiès teimps ein après, que la Fanchette étâi garia, lo mâidzo lâi z'einvouya la nota pè la pousta et lâo demândâvè cinquanta francs.

Guelion, qu'avâi adé prâo ardzeint, tracè à la vela po cein payi.

— Vigno vo ragliâ voutra nota, po lo brè que y'é trossi à ma fenna et que vo z'âi remet ! se fâ âo mâidzo ; vouaiquie on beliet de ceint francs et vo remacho millè iadzo ! Grand maci ! A revoire !

L'eimpougnavè dza lo péclliet dè la porta po sè couilli, quand lo mâidzo lâi fâ :

— Eh là ! atteinde-vo vai ! Vo redaivo cinquanta francs su voutron beliet et lè vo vu reindro, coumeint dè justo !

— Na ! na ! na ! n'y a rein à reindro ! Gardâmè pi lo resto ! lâi repond adon Guelion. Sarâ atant dè fé po on outro iadzo. * *

La logique de Dédée. — La petite Dédée, 6 ans, écoute la conversation entre sa mère et une amie, qui parlent d'une camarade d'enfance.

— Elle ne s'est pas mariée, dit l'amie, elle a préféré rester fille.

— Mais alors, maman, dit Dédée, si elle s'était mariée, elle serait devenue garçon ?

POUR LE COSTUME VAUDOIS

La jolie lettre que voici nous a été déjà adressée, comme on le verra, le 6 août. Si nous ne l'avons publiée plus tôt, c'est que nous espérons l'encadrer de quelques renseignements intéressants. Nous regrettons de n'avoir pu nous les procurer.

Planchamp, le 6 août 1916.

Très honoré et vilhò dzanlhaò de *Conteu*.

C'est avec plaisir que j'ai lu l'article *Pour le costume vaudois*, dans votre numéro de samedi.

Ne croyez pas qu'il est méprisé, notre costume vaudois, oh ! non, mais celles qui osent et veulent le porter, sont les modestes. Je puis vous assurer qu'il s'en trouve dans nos villages des jeunes filles et femmes de campagne qui le trouvent joli et pratique.

Veillez, cher *Conteur*, me faire savoir quel dimanche du mois de septembre, il y aura réunion, à Lausanne, des Vaudoises, et je ferai la surprise à ma fillette, et je l'y enverrai, elle qui porte, tous les jours de beau temps, soit pour travailler à la vigne ou au jardin, et le dimanche pour se « faire belle », le joli costume vaudois de sa maman et la coiffe de sa mère-grand.

Excusez-moi, cher *Conteur*, mais laissez-moi vous remercier, et croyez à la gratitude d'une vieille patriote respectueuse des vieilles coutumes.

Une ancienne abonnée.

Une réunion de Vaudoises portant le simple et coquet costume d'autrefois aura lieu le dimanche 24 septembre, à 2 ½ heures de l'après-midi, au Village suisse, Sauvabelin, Lausanne.

Glanures de la presse. — Il s'agit de l'établissement d'une société d'assurance contre la perte des porcs.

On lit : « La société a été définitivement constituée. La finance d'entrée a été fixée à 50 centimes par porc. »

Et les hommes combien payent-ils ? — Ty.

Se payer de chansons.

Poggio, dans ces facéties, raconte l'origine de ce dicton, à peu près en ces termes :

Un voyageur affamé entra dans une auberge où il dina bien. Comme il s'agissait de payer, il dit qu'il n'avait pas d'argent, mais qu'il payerait en chansons. L'hôte dit qu'il ne voulait pas de chansons, mais de l'argent.

— Quoi ! dit le voyageur, si je chante une chanson qui vous plaise, ne vous tiendrez-vous pas pour payé ?

— Si fait, dit l'hôte.

Le voyageur commença alors une chanson, et quand il l'a finie :

— Vous plaît-elle ?

— Nullement.

Le voyageur en chante une seconde, puis une troisième ; l'hôte ne s'en accommode pas davantage.

— En voici une, reprend le voyageur, qui vous plaira certainement.

Et, prenant sa bourse, il entonne une chanson fort en vogue en Italie, au quinzième siècle, parmi les voyageurs, et dont voici le début :

Maltî mano alla borsa, e paga l'oste.

(Mets la main à la bourse et paye l'hôte.)

Celle-là vous agréé-t-elle ? dit le voyageur.

— Assurément, dit l'hôte.

— Eh bien donc, selon nos conventions, vous êtes payé, puisque cette chanson vous a plu.

Là-dessus, il partit.

Faire-part. — Un jeune éditeur est père d'un superbe garçon. La carte annonçant la bonne nouvelle aux parents et aux amis représente un bébé dont le petit corps est entouré d'une bande sur laquelle on lit :

« Vient de paraître. »

Trop de « cancans ».

Le général français Decaen, lorsqu'il n'était encore qu'aide de camp de son frère, fut arrêté par la gendarmerie en se rendant à l'armée.

— Comment vous nommez-vous ? lui demanda le brigadier.

— Decaen.

— D'où êtes-vous ?

— De Caen.

— Qu'êtes-vous ?

— Aide de camp.

— De qui ?

— Du général Decaen.

— Où allez-vous ?

— Au camp.

— Oh ! oh ! dit le brigadier, qui n'aimait pas les calembours, il y a trop de *cancans* dans votre affaire ; vous allez passer la nuit au violon, sur un lit de camp.

Voltaire et Wagnière¹. — A table, Voltaire trouvait que la farine de blé qu'il avait recueillie aux « Délices » ne faisait pas le pain blanc, et il en tirait des inférences contre la fertilité et la qualité des terres de ce domaine. Wagnière, qui le servait à table, lui fit observer qu'il serait plus blanc lorsque la farine trop fraîche serait reposée. « Quel âge as-tu ? lui demande vivement Voltaire. — Quinze ans. — Comment ? à quinze ans tu en sais plus que moi qui en ai soixante ! »

¹ Wagnière était Vaudois. Voltaire le prit en 1756 comme petit domestique et fit de lui ensuite son secrétaire.